



Le Messenger vol 1 numéro 61

ISSN 1718-0481

Responsable de la rédaction :

Jean Claude De Guire, dir.gén. / archiviste

Collaborateurs :

Jean-Pierre Malo, François Faribault, Yves Blanc

2

Mot de la direction

Alors que nous étions sur la lancée de notre programmation annuelle et qu'elle comportait quatre conférences et un voyage à Vaudreuil et l'île-Perrot, alors que des dons d'archives importants s'inséraient dans notre agenda, la pandémie s'est installée. Le quotidien a basculé et la peur de soi et celle de l'autre sont venues paralyser les rapports sociaux. La grande faux est passée. Pendant que nombre de familles étaient privées des leurs, d'autres marchaient à distance au milieu des rues et apprenaient à faire la queue un peu partout. Le scénario de cette pandémie virale n'était pas sans rappeler la pandémie bacille décrite par l'auteur Albert Camus dans son roman *La peste*, où ce même mal affronté en 1576 par Saint Charles Borromée, comme nous l'enseigne le tableau d'Antoine Plamondon au-dessus du maître-autel de la cathédrale de Joliette. Peu à peu autour du télétravail et des vidéoconférences Zoom avec nos collègues des services d'archives privées agréés de BAnQ ou avec la Table disciplinaire des Sociétés d'histoire de Lanaudière, une forme nouvelle de vie institutionnelle s'est organisée. Si le traitement archivistique est freiné de par l'absence de nos vaillants bénévoles, un suivi est assuré quant à l'acquisition de fonds d'archives. Il nous faudra au besoin, à l'instar des artistes ou des gens d'affaires, substituer nos conférences en salle et réunions comme l'AGA par des événements numériques. Nous y réfléchissons. Nous étions déjà présents sur Facebook pour le volet diffusion incité par BAnQ.

Malgré tout ces changements, la composition de ce MESSAGER 61 illustre en elle-même la résilience de notre Société d'histoire et de notre Centre d'archives.

Vous y retrouverez un article signé par l'auteur Jean-Pierre Malo, membre de la Société, sur le phénomène pandémique à travers les ravages de la tuberculose au XXe siècle. Deux autres textes nous feront découvrir Sainte-Mélanie via l'intimité de sa famille seigneuriale :

les Panet. D'abord un texte débutant une chronique à saveur familiale signée également par un de nos membres, François Faribault. Ensuite, le premier de deux textes à valeur historico-généalogique, rédigé par un membre d'origine mélanienne, Yves Blanc. Un même terreau fertile en style littéraire, faits et gestes et deux approches.

Enfin, je vous propose pour commencer un texte relatant l'émoi créé par la grippe espagnole à Joliette en 1918. Merci à tous nos collaborateurs!

A tous et toutes, merci de continuer à communiquer avec nous en bon nombre. Soyez vigilants! Bonne lecture, bonne santé.

Nos archives témoignent : la grippe espagnole à Joliette en 1918

par Jean Claude De Guire

La collection C06 comporte un dossier (Q4) qui contient quelques documents relatant l'épisode de la grippe espagnole de 1918, tel que vécu à Joliette. Un document se distingue parmi les autres en ce qu'il incarne le récit d'un témoin oculaire : il s'agit du texte d'une allocution présentée à la Société historique par son ancien président, le docteur Camille A. Roussin. Ce texte avait d'ailleurs paru quelque temps auparavant dans le *Joliette Journal* du 22 décembre 1976. A cette époque, rappelons que nos voisins du Sud vivaient au rythme d'une crise sanitaire : la *grippe porcine*.



En 1918, Camille Roussin a 8 ans. Il habite la rue Manseau à quelques pas de la pharmacie où son père travaille. L'enfant est témoin à sa façon du climat social ambiant. En 1976, docteur Roussin se rappelle que la transmission de la grippe avait atteint Joliette à la fin du mois de septembre 1918.

Le docteur signale de plus que des personnes en bonne santé apparente le matin décèdent dans la soirée ou la nuit du même jour. L'heure est grave!

Ci-contre : F91 Camille Roussin et sa petite sœur Suzanne devant la maison familiale du boulevard Manseau en 1913

L'organisation administrative de la santé au Québec est alors bien maigre. On ne parle pas de ministère. Seul un Conseil supérieur d'hygiène au niveau provincial peut intervenir. Des directives sont envoyées aux villes.

Le 11 octobre 1918 le conseil de la ville de Joliette se réunit et décide de nommer directeur du Bureau d'hygiène local le docteur Joseph Adélarde Barolet (1861-1931) ce qui donne au professionnel des pouvoirs prévus à la loi sur l'hygiène.

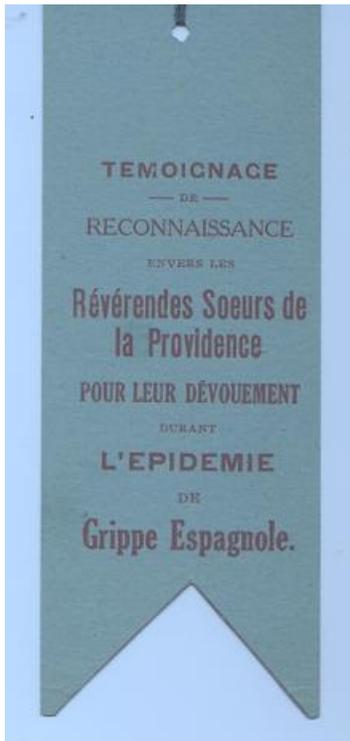
Le 16 octobre à la suite d'une décision provinciale dont le docteur Barolet se fait maître d'oeuvre, on ferme les écoles. Le 17, Joliette est isolé volontairement. Les malades le sont tout autant, majoritairement traités, autant que faire se peut, à domicile. Églises, théâtres et salle de pool sont sous clés!

Ci-contre : C06 Dr Joseph Adélarde Barolet © SHJL



4

Selon le docteur Roussin toujours, il fallut établir un hôpital civique sur la rue de Lanaudière, pour accueillir plus de 100 malades. De braves bénévoles travaillèrent sans compter les heures.



Les religieuses des communautés de la Providence et des Saints- Cœurs de Jésus et de Marie sont aux chevets des malades alors que peu de remèdes peuvent atténuer les souffrances.

Dès les mois de l'hiver 1919, la grippe cesse graduellement à la ville.

Puis en février 1920, Joliette est une nouvelle fois victime de la grippe, mais il y a peu de décès cette fois-ci. Le mal se résorbe enfin!

Au printemps 1920, le docteur Barolet peut entrer chez lui ainsi que celles et ceux, civils et membres du clergé, qui se sont dévoués à combattre l'influenza.

Ci-contre : C06 Signet édité afin de rendre hommage aux soins prodigués par les Sœurs de la Providence © SHJL

Plusieurs familles furent éprouvées par l'influenza de 1918. Nos archives font écho notamment du drame vécu par la famille d'un des docteurs ayant combattu la crise sanitaire à Joliette. Il s'agit du docteur Edmond Piette (1888-1968).

En effet, à la liste des décès parue le 17 novembre 1918 dans le journal *L'Étoile du Nord*, on peut lire que le 29 octobre précédent, à 41 ans, décédait monseigneur François-Xavier Piette et le jour suivant, madame Edmond Piette à l'âge de 31 ans.

Edmond Piette, en plus de perdre sa jeune épouse, née Marie-Anne Labrecque, perdait son propre frère, l'abbé, le chanoine, le chancelier, le prélat domestique : Mgr François-Xavier Piette.

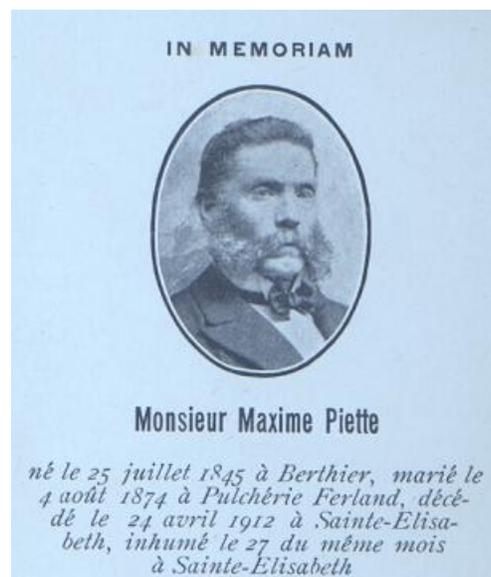
Pour l'anecdote, le docteur Piette était le père de Gisèle Piette, épouse du docteur Edgar Lépine, les parents du journaliste réputé de Radio-Canada : Jean-François Lépine.

Ci-contre : C06 Docteur Edmond Piette © SHJL



5

Edmond et François-Xavier Piette étaient issus du mariage d'un prospère cultivateur nommé Maxime Piette (1845-1912) et habitant de Sainte-Élisabeth et de dame Pulchérie Ferland.



C06 Memento du patriarche de la famille
Piette : Maxime Piette © SHJL

Le *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français* de l'abbé Jean-Baptiste Arthur Dallaire de 1908, nous enseigne que François-Xavier Piette était né à Sainte-Élisabeth le 28 juin 1877 et qu'après ses études à Joliette et Montréal, il étudia au Collège canadien de Rome où il fut ordonné en 1900 par un prélat britannique bien évidemment catholique : Mgr Edmund Stonor.



Après avoir enseigné au séminaire de Joliette, François-Xavier Piette devint chancelier du diocèse auprès de Monseigneur J. Alfred Archambault. Après le décès de ce dernier en 1913, Mgr Piette oeuvra jusqu'à son décès prématuré auprès de Monseigneur Forbes.

Ci-contre : F131 A gauche, le jeune chancelier Piette en 1905 auprès de Mgr Joseph Alfred Archambault, son évêque. © SHJL

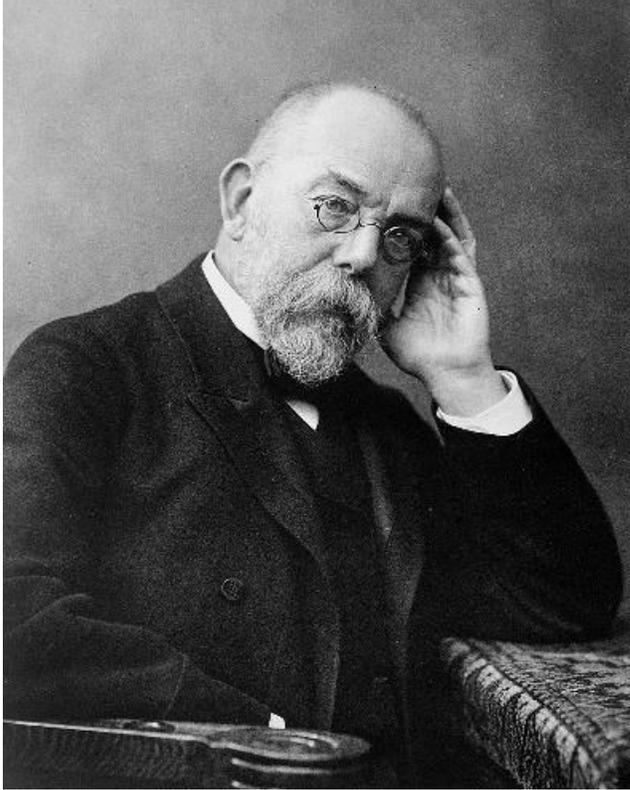
De la tuberculose au coronavirus par Jean-Pierre Malo

Ce n'est pas d'hier qu'un virus se propage à la vitesse grand V et qu'elle tue des millions de personnes. On disait qu'une pandémie (épidémie à l'échelle mondiale) pouvait survenir deux fois par siècle mais la mondialisation, amorcée principalement à la fin du dernier siècle, a permis à des souches virales de se répandre en quelques semaines. Du «mycobacterium tuberculosis» de 1882 au coronavirus 2019, il y a plus de 130 ans d'histoire de la bactériologie. Le traitement de la tuberculose par la vaccination massive dans les années 1950 a exigé des décennies de tâtonnements avant que ce grand fléau des siècles précédents ne soit vaincu. Aujourd'hui encore, la tuberculose resurgit sous des formes encore plus virulentes. Tout n'est donc jamais joué avec les virus...

Définition

On avait identifié depuis des siècles la manifestation de la tuberculose. On souffrait de douleurs aiguës au thorax provoquées par une toux sévère, des crachements de sang, de fortes sueurs, de la fatigue généralisée et bien sûr de grandes difficultés à dormir. Après des

souffrances extrêmes, des milliers de personnes en mouraient dans presque toutes les familles. On parlait plus de «consomption» que de tuberculose, aussi appelée «phtisie» et «peste blanche».



À la fin du XIXe siècle, malgré les progrès fantastiques de la médecine moderne (pensons seulement à Louis Pasteur, ce pionnier de la microbiologie avec son fameux vaccin contre la rage), les médecins qui soignaient tant bien que mal la tuberculose, n'y pouvaient rien. Pourtant, le médecin allemand Robert Koch avait découvert en 1882 le bacille responsable de la tuberculose, le fameux «mycobacterium tuberculosis» mais il faudra attendre les années 1940-1950 pour mettre un frein à sa propagation.

7

Docteur Robert Koch © Wikipédia

On savait donc dès la fin du XIXe siècle que la tuberculose était «infectieuse et contagieuse» mais généralement, on s'en tenait à l'observation et l'identification de la maladie sous forme de symptômes... sans la traiter efficacement. C'était, dirait-on, comme un mal... normal vécu dans des milliers de foyers.

Assez curieusement, le succès de la vaccination pour les maladies morbides comme le choléra, le typhus, la diphtérie, la typhoïde ou la scarlatine, excluait la tuberculose.

Au début du XXe siècle, on croyait encore que l'hérédité souvent reliée à une constitution fragile était responsable des cas de «consomption».



À part isoler le malade et tout désinfecter, les traitements ne s'attaquaient pas au virus. En 1886, 30% des médecins ne croyaient pas encore que la tuberculose était contagieuse et opinaient qu'elle était due, outre l'hérédité, à du surmenage, à l'abus de l'alcool, à une alimentation déficiente, au froid ou l'humidité et même à la...masturbation.



Le docteur Eugène Gaspard Courteau au chevet d'une patiente © SHJL

Au Québec surtout, l'incrédulité envers la vaccination en général et *in fine* dans la propagation de la tuberculose, provoqua un taux de mortalité alarmant.

On recommandait, certes, de meilleures conditions d'hygiène et des toniques miracles tels que la fameuse huile de foie de morue pour son apport généreux en vitamines A et D. L'huile de foie de morue, on le devine, eût *la vie dure* puisque dans les années 1950, on l'ingérait régulièrement en début de repas. Était également bien à la mode contre la "consomption", le laudanum, un dérivé de l'opium qu'on utilisait à la *va tout*, pour les méningites, les maladies cardiaques ou les douleurs menstruelles!

L'isolement à la maison ou dans un coin spécialisé de l'hôpital devint la norme avant l'arrivée des sanatoriums...

En fait, la médecine de la deuxième moitié du XIXe avait franchi des étapes cruciales notamment en comprenant le rôle des microbes et l'origine des épidémies par l'observation des cultures. Il restait cependant une ombre au tableau, la résurgence constante de la tuberculose.

Le XXe siècle

Vers 1910, on institua une commission royale d'enquête où il fut confirmé que la tuberculose faisait plus de ravages que la diphtérie, la typhoïde, la rougeole et la scarlatine ensemble. Les villes étaient plus touchées que les campagnes, les Canadiens-français plus que les anglophones, les femmes plus que les hommes, surtout dans le groupe des 20 à 45 ans. Enfin, on s'intéressait à l'ampleur de la maladie. Les infections aux poumons furent ciblées comme la conséquence la plus grave de la tuberculose. On disait que des milliers de bacilles étaient répandus dans l'entourage d'un seul crachat. D'où l'arrivée des *sanatoriums*, ces hôpitaux spécialisés et spécifiques pour les tuberculeux, installés loin des grands centres urbains et dont le grand air pur devait favoriser la guérison.

Dans le journal *L'Étoile du Nord* des années 1910-1920, on parle beaucoup de rhumatisme et de typhoïde causées principalement par une mauvaise gestion des eaux usées ou..du lait non encore pasteurisé. Mais peu ou prou de la tuberculose. Toutefois, des conférences sur les méfaits de la tuberculose et les campagnes du *Timbre de Noël* promues par les ligues antituberculeuses permirent au moins d'alerter la population, de dépister la maladie et de défrayer des remèdes et séjours dans les sanatoriums pour les plus pauvres de la société.



PRENEZ LES
Capsules Crésobène

Nouvel Antiseptique Volatil
aux propriétés merveilleuses
Pour prévenir et guérir infailliblement :

**Toux,
Maux de Gorge,
Laryngites,
Rhumes,
Grippe,
Influenza,
Bronchites,
Catarrhes,
Asthme,
Tuberculose, etc.**

Les Capsules Crésobène sont toujours vendues en flacons soigneusement enveloppés et cachetés, comme l'indique le fac-similé ci-joint. Sous aucune considération n'acceptez de Capsules Crésobène vendues de toute autre manière, elles ne sont pas les véritables et nous n'en pouvons garantir l'efficacité.

Arthur Decary
PHARM
MONTREAL

Capsules
CRÉSOBÈNE

Amalgames et reconstituants
Souverains dans les
Affections Chroniques de la
Voix Toux Rebelles Bronchites
Chroniques Catarrhe Pharynx
Engorgements Pulmonaires
Toux nerveuses Asthme
Emphysème Influenza
Laryngites et toutes affections
des voies respiratoires

Mode d'emploi
De six à douze par jour

Dépôt Général
Arthur Decary PHARM
Cons. Denis et St. Catherine
Montreal
Et toutes bonnes Pharmacies
Prix du Flacon 50¢

Dans l'édition du 20 juillet du journal d'Albert Gervais, imprimeur, libraire et éditeur, une publicité vante cependant les «Capsules Crésobène» qui offrent des "vapeurs pour l'appareil respiratoire". En effet, le créosote aux effets antiseptiques, l'iode dissoute dans l'eau, les "sels d'or" ou les linges humides rafraichissants étaient fortement recommandés. Aucune maman avec des enfants "consomption" ne les privait des brûlantes mouches de moutarde ou de l'huile de foie de morue. Mais pas encore de vaccin!

© A. du peuple Beauchemin 1907 p. 341

Il faudra attendre la découverte des antibiotiques en 1945 à la suite de minutieuses recherches dans les années 1930 sur l'action antibactérienne pour voir poindre une lueur d'espoir dans l'éradication de la tuberculose.

Auparavant, les docteurs Albert Calmette et Camille Guérin en 1921-1924 en France avaient effectué leurs premiers essais de la vaccination contre la tuberculose. Quelques années plus tard, leurs études furent introduites au laboratoire de bactériologie de l'Université de Montréal. Un élève du Dr Calmette à Paris, le célèbre docteur québécois Armand Frappier allait développer le fameux vaccin **BCG** (pour bacille de Calmette et Guérin) et le répandre partout en Amérique.

Histoire joliettaise

Joliette en 1953 comptait 18 000 âmes soit plus qu'aujourd'hui. Soixante-quinze (75) industries environ donnaient du travail à 2650 personnes.

Les textiles, la confection, le tricotage et la teinture offraient le plus d'emplois soit 800. Les plus âgés d'entre nous se rappellent la *Pinatel Piece Dye Works* qui avait pignon à côté de la voie ferrée là où aujourd'hui on retrouve les cinémas RGFM entre les rues Saint-Pierre et Beaudry. La *Pinatel* employait 225 travailleurs au début des années 50.

Mais il y avait aussi la *Consolidated Textiles*, les usines *Farbstein*, la *Yellow and Goldman* ainsi que la compagnie *Krakower*. L'industrie du tabac, en pleine effervescence, offrait des salaires parmi les meilleurs à 500 travailleurs de *l'Impérial Tobacco Sales* et de la *Coopérative des Tabacs Laurentiens*.



Pour la métallurgie, un secteur très renommé depuis la fondation de la ville de Joliette, la *Joliette Steel* et l'*usine de Vessot* offraient respectivement 250 et 100 employés.

Extrait 60^e anniversaire
Étoile du Nord © SHJL

Le bois et la papeterie n'étaient pas en reste notamment avec la *Compagnie Canadienne de Papeterie* installée entre la voie du CN et la rue Richard avec ses 155 employés mais aussi la *Barrett Co* et ses 130 travailleurs "en Haut" du vieux pont Chevalier en aval près la rivière.

Enfin la biscuiterie, un autre domaine où excellaient les Joliettains depuis le XIXe siècle, donnait du travail à ...140 femmes. Les biscuiteries *Laurin et Harnois* figurent parmi les fleurons de cette industrie.

Pour terminer, la *Standard Lime* au nord-ouest de Joliette avec sa production de chaux et agrégats à partir du riche gisement calcaire de Joliette, employait 125 personnes.

Presque toutes ces industries sont aujourd'hui disparues. Selon un chroniqueur du temps, il manquait à Joliette un aqueduc puissant et un réseau électrique assez puissant pour attirer de nouveaux investissements industriels.

Il ne faudra donc pas se surprendre des conditions de travail extrêmement difficiles et dangereuses de cette époque. Antonio Barrette, député de Joliette depuis 1936 et ministre du travail depuis 1944, sortait à peine en 1953 de l'emblématique grève dans l'industrie de l'amiante à Asbestos contrôlée par des Américains et où la maladie de l'amiantose faisait des ravages parmi les travailleurs. Les maladies reliées au travail avaient fait l'objet d'attentions particulières de la part du ministre du travail Barrette dans un Québec d'après-guerre en plein boom industriel.



Le ministre de la santé, le Dr Albiny Paquette, pensait récupérer 10 000 vies humaines par année en favorisant la vaccination par le BCG. La vaccination sur tout le territoire du Québec contribua à faire diminuer les cas de tuberculose de près de 80%.

Le dépistage de problèmes pulmonaires était de rigueur dans toutes les villes grâce à des roulottes mobiles de radiologie. Les campagnes des ligues antituberculeuses et du Timbre de Noël ont permis de compléter l'aide gouvernementale pour défrayer des remèdes aux plus démunis (il n'y avait pas d'assurances maladie et de médicaments), le transport des patients et leur hospitalisation.

Docteur Albiny Paquette 1888-1978 © Wikipédia

À Joliette, c'est le docteur Élysée Forest qui était l'âme dirigeante de la lutte contre la tuberculose.

Aujourd'hui contre le coronavirus, c'est Québec qui dirige la lutte et qui cherche encore le bon vaccin pour résoudre la crise actuelle.

Si la vaccination a pu vaincre toutes les grandes infections des siècles précédents, gardons espoir qu'un jour très prochain nous vaincrons la Covid-19.



Docteur Élysée Forest © SHJL

Sources

La santé publique: une histoire canadienne, Drs Christofer Ruty et Sue Sullivan, 184 pages en ligne.

Médecines et idéologies. La tuberculose au Québec, XVIIIe au XXe siècle, par Jacques Bernier, 250 pages en ligne.

L'Étoile du Nord, du 22 juillet 1920 au 7 juillet 1921. Collection privée de première main.

L'Étoile du Nord, 1952 et 1953. Collection privée de première main.

Les chroniques d'Ailleboust par François Faribault

Présentation

Le texte des articles qui constitueront la présente série d'articles a originalement été écrit par ma grand-tante Aimée Faribault (*ci-contre*), fille de Joseph-Édouard Faribault, avocat, et de Laetitia Lévesque, elle-même fille du dernier seigneur d'Ailleboust, Pierre-Thomas Lévesque.

Aimée Faribault, née à L'Assomption le 1^{er} octobre 1889, a voué sa vie à la recherche généalogique relative à la famille respective de chacun de ses deux parents.



13

(Photo: archives de François Faribault)

Demeurée célibataire, elle a toujours habité la maison familiale. D'abord à L'Assomption, dans la maison du 274, rue St-Étienne, aujourd'hui disparue, et qui était adjacente à celle de son grand-père, sise au 288, rue St-Étienne, connue aujourd'hui sous le nom de "Château Séguin" puis, quelques années après le décès de sa mère, au 4111, rue St-Hubert à Montréal, où elle est décédée à cinquante-neuf ans.



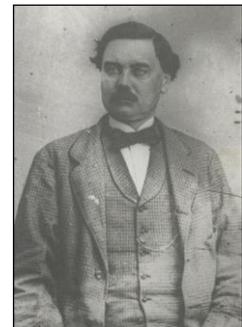
(Résidence du 274, rue St-Étienne, L'Assomption. Résidence du 288, rue St-Étienne, L'Assomption.

(Photo: archives de François Faribault)

(Source: BANQ)

À la limite gauche de la photo de droite, on devine la maison du 274 St-Étienne.

L'appellation de "Château Séguin" rappelle le souvenir du notaire Paul-Arthur Séguin (1875-1946), député fédéral de L'Assomption de 1908 à 1935. M. Séguin ne fut toutefois que le 4^e propriétaire de la maison. C'est mon arrière-arrière-grand-père, Joseph Norbert Édouard Faribault (*ci-contre*), qui a fait construire cette maison en 1880.



(Photo: archives de François Faribault)

Éduquée au Couvent de L'Assomption, Aimée Faribault a toujours adoré l'écriture et, la lecture de ses écrits nous le confirme, elle avait un très net talent de conteuse.

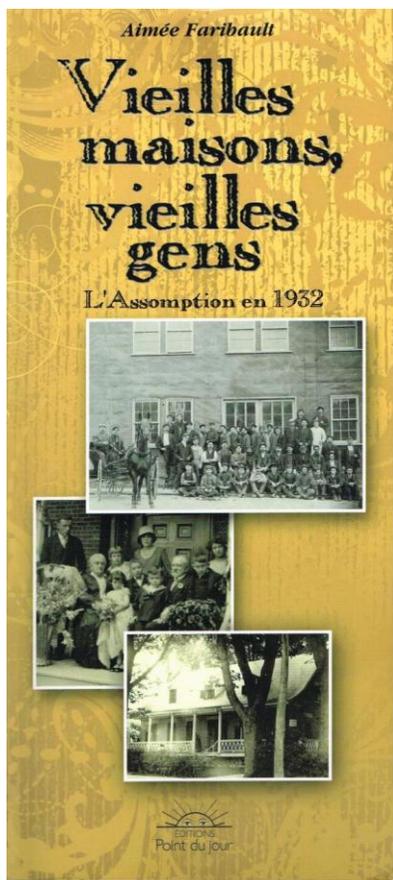
On la connaît surtout pour son livre "*Vieilles maisons, vieilles gens*", édité en 1932 et dont elle a eu l'idée en voyant la tristesse de son père, Me Joseph-Édouard Faribault, suite au décès de son épouse survenu le 10 octobre 1930. Elle a donc entamé une série de promenades dans les rues du village de L'Assomption d'alors et elle a colligé les souvenirs que son père lui narrait tout au long de ces marches. Ce livre, réédité en 2009 aux Éditions Point du Jour, constitue un portrait de la municipalité qui s'étend sur presque un siècle, du milieu du 19^e siècle au milieu du 20^e.

C'est pour lui rendre hommage que je présente aujourd'hui certains extraits des généalogies et souvenirs de famille qu'elle a certainement pris plaisir à écrire vers 1940. Chaque fois que cela sera possible, j'inclurai un portrait de chacun des personnages évoqués, même chose pour les lieux, maisons, manoir, etc.

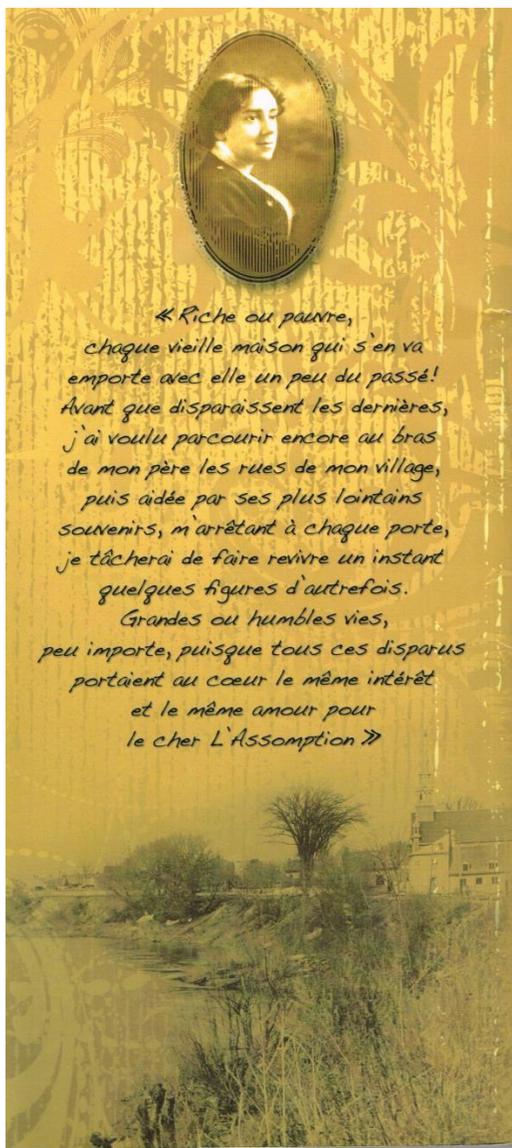
Aimée Faribault est décédée à Montréal le 2 juin 1948.

François Faribault

(Les notes en *italique* dans le texte qui suit sont miennes.)



Ci-contre :
Couvertures de la réédition 2009 de Vieilles Maisons, Vieilles Gens, parue aux Éditions du Point du Jour



"LES CHRONIQUES D'AILLEBOUST"

PREMIER ARTICLE : LE MANOIR D'AILLEBOUST



Le manoir d'Ailleboust était une longue maison de bois, sans étage, d'une grande simplicité de lignes.

Il fut construit vers 1800 par le juge Pierre-Louis Panet qui venait d'acquérir les deux seigneuries d'Ailleboust et de Ramezay.

Sur la façade s'ouvrait une longue rangée de fenêtres à petits carreaux. Un parterre planté de beaux pins isolait le manoir de la route et lui faisait une parure élégante.

15

Manoir d'Ailleboust, vue du coin sud-ouest. (Source photo: Commons. Wikipedia.com)

Avant d'atteindre le chemin, il fallait traverser un petit pont jeté sur le fossé qui bordait la route et qu'on devait franchir pour entrer ou sortir de la propriété.

Il y avait deux entrées avec grilles en bois, une de chaque côté du parterre, pour permettre aux voitures d'entrer d'un côté pour arriver au perron et de s'éloigner par l'autre, ainsi que le montre le petit plan ci-contre.



(Dessin: manuscrit original - Aimée Faribault)



À droite, il y avait un beau jardin où abondaient les arbres fruitiers; à gauche se trouvait l'entrée de la ferme car une grande et magnifique terre en culture appartenait au manoir.

Manoir d'Ailleboust, vue du coin sud-est.

(Photo: manuscrit original - Aimée Faribault)

Cette photo, prise à la fin du 19^e siècle, montre des personnages que je tente, encore aujourd'hui, d'identifier.

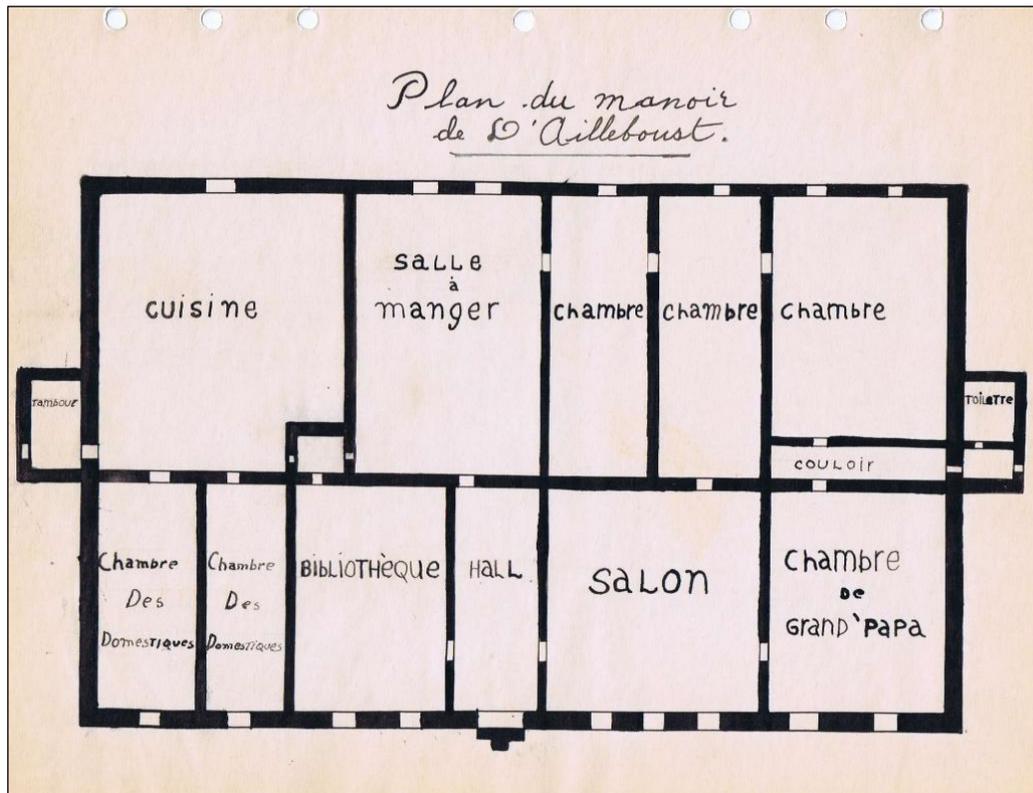


Manoir d'Ailleboust, vue du coin nord-ouest / façade arrière. (Source photo: Commons. Wikipedia.com)



Manoir d'Ailleboust, vue de la façade principale depuis le chemin du village, aujourd'hui la route QC-348. (Source photo: Commons. Wikipedia.com)

À l'intérieur, les pièces étaient vastes, bien éclairées et avec des plafonds à soliveaux.



(Plan: manuscrit original - Aimée Faribault)

Le salon, très grande pièce qui recevait la lumière par trois hautes fenêtres, s'ornait d'une cheminée à manteau sculpté. Avec son ancien piano, ses portraits de famille et ses lourds et beaux meubles d'acajou, il avait un aspect cossu et accueillant.



(Photo: François Faribault, oct. 2018)

Son délicieux cachet vieillot nous incitait à faire revivre le passé et le soir, lorsque la lampe à pétrole laissait les coins dans l'ombre, les vieilles aïeules semblaient y prendre place pour veiller avec nous.



Grand-papa (*Pierre-Thomas Lévesque, ci-contre*) s'y tenait la majeure partie de la journée mais nous étions tellement dehors durant nos séjours à d'Ailleboust que nous n'étions guère au salon que le soir, pour causer avec nos grands-parents.

C'est pendant ces soirées qu'avaient lieu ce que j'appellerais des "revues de musique". Chacune y allait de son petit morceau, encouragée par l'indulgence de grand-maman, qui feignait de nous admirer même si nos fausses notes écorchaient ses oreilles de musicienne.



(Photos: SHJ-L)

La salle à manger était située à l'arrière de la maison; elle avait deux fenêtres à son extrémité. Sur un côté, il y avait une cheminée et un long et haut dressoir tenant au mur, un gros buffet d'acajou occupait un autre côté de la pièce. C'est là que nous avons savouré les plantureux et savoureux repas qu'on nous servait au manoir.

Grand-papa se plaçait au bout de la longue table devant les fenêtres et grand-maman lui faisait vis-à-vis; nous prenions place de chaque côté, les plus âgés près de grand-papa. Ce que nous avons mangé de friandises à d'Ailleboust!

Grand-maman (*Marie-Louise Panet, ci-contre*) semblait deviner les goûts de chacun des convives! Les grands plats de crème fouettée, les belles gelées aux couleurs chatoyantes, les crèmes de toutes sortes, les pralines et les gâteaux, tout était dévoré en un clin d'œil par nos jeunes appétits aiguisés par l'air des montagnes et nos jeux animés.

À table, grand-papa s'informait de l'emploi du temps, il s'amusait de nos réflexions et se plaisait à les provoquer. Dès ce temps, j'avais un plaisir extrême à l'entendre rappeler un souvenir de sa jeunesse ou de sa famille, mais j'étais trop timide alors pour l'interroger sur le passé. Dans l'excitation du plaisir, j'oubliais vite ces récits qui me seraient si précieux aujourd'hui.



(Photo: SHJ-L)

Après le repas, grand-papa récitait les grâces, comme il avait dit le bénédicité, et la bande joyeuse retournait à ses jeux.

À trois heures, la collation nous ramenait dans la salle à manger car, malgré notre dîner d'ogresses, nous venions la réclamer. Grand-maman avait toujours dans son armoire une formidable provision de sucre à la crème qui faisait nos délices et qu'elle distribuait avec générosité ainsi que force biscuits et gâteaux.

Les chambres étaient au nombre de quatre. Tout d'abord, il y avait celle de grand-papa, située au bout du salon, où nous n'entrions que très rarement et avec respect. Nos grands-parents s'y retiraient plusieurs fois par jour pour y prier ensemble. C'était presque un oratoire.

Les chambres d'amis étaient toutes trois en arrière de la maison. Elles communiquaient entre elles par de petites portes étroites, placées les unes vis-à-vis des autres, ce qui permettait aux différents groupes de cousines de se visiter le soir, de donner des veillées et des banquets au chocolat où les rires avaient grand peine à rester étouffés pour ne pas éveiller nos grands-parents.

L'ameublement de ces chambres était fort ancien. Il y avait là de hautes commodes d'acajou qui occupaient bien la moitié d'une chambrette moderne. Je me souviens que la profondeur de certains tiroirs faisait mon admiration!

Les lits étaient laids et tout aussi anciens que les commodes. Les chambres étaient toutes pourvues d'énormes lits de plume dans lesquels nous plongeions avec ivresse les soirs de grande fatigue.

Les fenêtres, munies de contrevent, ouvraient sur la campagne et la vue s'étendait par-delà les champs, jusqu'aux montagnes qui fermaient l'horizon. L'extrémité des terres du manoir touchait aux montagnes dont elles n'étaient séparées que par une route qui s'appelait "le p'tit rang". *Aujourd'hui, cette route porte le nom de Rang du Pied-de-la-Montagne.*

Lorsqu'au réveil, on ouvrait les fenêtres, la brise qui venait des montagnes nous apportait la bonne odeur des sapins mêlée à celle des foins fraîchement coupés. Qu'elle était grisante et embaumée la brise matinale des montagnes d'Ailleboust!

Par je ne sais quelle bizarrerie de construction, les fenêtres d'en arrière étaient beaucoup plus basses que celles de la façade, nous pouvions donc les escalader très aisément. Aussi, étaient-elles le plus souvent notre passage pour atteindre nos chambres, cela nous évitait de passer par le salon et de déranger les grandes personnes, mais elles étaient surtout utiles pour éviter les questions embarrassantes quand de désastreux accrocs ornaient nos robes et nos bas.

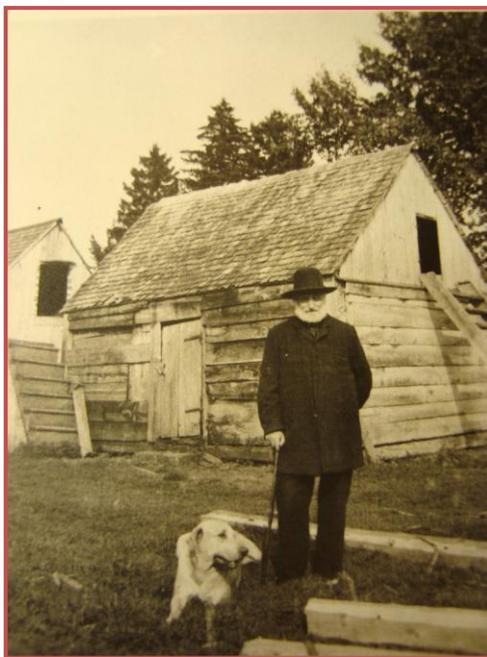
Un de mes grands plaisirs d'enfant à d'Ailleboust était la pêche aux ménés, minuscules poissons qui abondaient dans les ruisseaux de la propriété. À chaque partie de pêche, une de nous tombait immanquablement à l'eau, au grand amusement des autres pêcheurs qui appréciaient beaucoup ce genre d'émotion. Le sauvetage opéré, tout le monde riait de l'aventure et on recommençait le lendemain. La veille d'un départ, il y avait toujours une grande pêche, les partants voulant emporter des ménés comme souvenir. Les poissons étaient mis en grand nombre dans des pots de confiture recouverts de papier percé de trous d'épingle, et c'était une surveillance inouïe durant tout le voyage de retour pour ne pas renverser l'eau. Il n'y avait pas deux jours que nous étions arrivés (à L'Assomption) que les poissons étaient tous morts, victimes de nos trop bons soins, car nous les bourrions de mie de pain dix fois par jour.

Presque chaque jour, nous allions sur la côte. Là était situé le petit village composé alors de l'église, du presbytère, de quelques maisons et de deux petits magasins où nous achetions des bonbons. Pour arriver à la côte, il fallait suivre le chemin, bordé de rares maisons, qui passait devant le manoir. Juste au pied de la côte, il y avait une toute petite maison, habitée par une pauvre fille dont le cerveau était un peu dérangé. Tout le monde l'appelait "la folle". Nous avions très peur de passer devant sa maison et, bien avant d'y arriver, toute la bande en surveillait l'entrée, prête à déguerpir comme une volée d'oiseaux si "la folle" avait montré sa tête. La côte était longue et enclavée profondément entre deux pentes de sable assez élevées. Elle servait uniquement pour les voitures car les piétons avaient un petit sentier tracé au sommet des deux pentes.

Un grand plaisir consistait à nous laisser glisser dans le sable tout au long de la pente, à partir du sentier jusqu'à la route des voitures. La remontée était plus dure mais nous avions de bons jarrets! Le sable sec ne nous salissait pas et nous n'avions cure de nos robes froissées et des cailloux qu'il fallait vider de nos chaussures, une fois le jeu terminé. Nous ne revenions pas de la côte sans avoir ramassé différents cailloux que nous emportions comme souvenirs de vacances après les avoir ornés de dates et d'inscriptions.

Un autre plaisir était de jouer à la cachette dans les nombreux hangars et remises de la ferme. Dans ces remises, il y avait de tout mais le grand attrait était les voitures, qui nous servaient de cachette. Ah!, les voitures d'Ailleboust, comme on en rirait aujourd'hui! Dans mon enfance, elles étaient déjà antiques et démodées.

(Le grand-père Pierre-Thomas Lévesque devant quelques-uns des hangars et remises de d'Ailleboust, vers 1900. Photo: collection François Faribault)



Il y avait trois voitures de promenade: une calèche, un carrosse, qu'on appelait toujours *"la voiture de Madame"* et une grande berline, appelée *"stage"*, qui avait trois sièges et qui logeait beaucoup de monde. Je me rappelle que les dimanches de mauvais temps, il fallait aller à l'église en voiture.



Calèche

(Photo: [en. wiktionary.org](https://en.wiktionary.org))



Carrosse

(Photo: [en. wiktionary.org](https://en.wiktionary.org))



Berline

(Photo: [Wikipedia](https://fr.wikipedia.org))

Grand-maman s'y rendait toujours en carrosse mais, quand il pleuvait, elle amenait deux de nous avec elle et c'était une joie d'être choisie pour monter dans la voiture capitonnée de bleu qui, malgré son âge vénérable, était tout de même plus moderne que le *"stage"* où les autres s'entassaient joyeusement.

Les visites au village, la pêche aux ménés, les promenades au déclin du jour dans la grande allée qui conduisait à travers les champs jusqu'aux montagnes, les tours de voiture, les excursions aux villages voisins, tout cela remplissaient facilement nos quinze jours de vacances.

Il nous semblait que nous venions d'arriver et déjà il fallait partir. Nous partions à regret, le cœur gros de laisser l'hospitalière maison où nous avons vécu de si beaux jours.

De la voiture qui nous emportait trop rapidement, nos yeux demeuraient fixés sur le manoir aussi longtemps que nous pouvions le voir et nos cœurs lui redisaient tout bas notre tristesse et nos regrets de le quitter.

Ceux de mes petits neveux ou de mes petits cousins qui liront ces pages ne réaliseront jamais combien d'Ailleboust était cher à nos cœurs d'enfants.

D'Ailleboust, ce n'était pas pour nous le village proprement dit, c'était le manoir, c'était nos chers grands-parents, c'était la jeunesse de nos mères bien-aimées, c'était surtout le charme prenant du passé qui s'emparait de notre âme et la faisait boire à la coupe du souvenir.

Le manoir fut vendu le 27 mars 1907, après la mort de notre grand-père et d'Ailleboust cessa d'exister pour nous. La chère maison est toujours debout mais ce n'est plus notre d'Ailleboust, l'écrin précieux de nos souvenirs de famille.

Avant de quitter d'Ailleboust, je veux parler de deux autres maisons de famille aujourd'hui disparues.

L'une était construite sur la terre de famille. C'est là que demeura d'abord, à son arrivée à d'Ailleboust, notre aïeule Charlotte Mélanie Panet après la mort de son mari Marc-Antoine-Louis Lévesque.

La "Terre de famille" était une grande propriété située de l'autre côté du chemin du Roi, en face du manoir, et qui était ainsi nommée parce qu'elle n'entra dans aucune part lors du partage de la Seigneurie entre les enfants de Pierre-Louis Panet et que, restant dans l'indivis, elle appartenait à toute la famille. De fait, cette propriété ne fut vendue qu'après la mort de Jessie Lévesque, mon grand-père détenant, par héritage, toutes les autres parts de la succession de son grand-père Pierre-Louis Panet.



(Photo: manuscrit original - Aimée Faribault)

Rassurées, elles s'endormirent jusqu'au matin non sans avoir écouté le visiteur invisible monter et descendre l'escalier, inlassablement. Une visite aux ruines de "Mon Repos" nous causait une grande frayeur mais nous n'aurions pas voulu manquer l'excursion pour rien au monde.

Cette maison était d'abord la résidence de tante Marie-Anne Panet (Mme Globensky). Puis elle fut habitée par notre grand-mère Charlotte Mélanie Panet, qui en hérita de sa sœur. Lorsqu'elle alla, plus tard, demeurer au manoir, la maison fut abandonnée. Je ne sais pourquoi on la laissa aller en ruines. Peut-être sa réputation de maison hantée en rendait-elle la vente difficile!

Après la mort de mon grand-père, Pierre-Thomas Lévesque, la propriété fut vendue ainsi que le manoir et la terre de famille. Notre portion d'histoire était terminée.

N.B. Fin de la première chronique : suite dans les pages du MESSAGER 62

Sainte-Mélanie et les Panet de la seigneurie d'Ailleboust par Yves Blanc

En Nouvelle-France comme par la suite au Canada français, par les mariages qui n'avaient pas toujours lieu entre personnes de régions proches, un brassage s'est effectué et, vu d'aujourd'hui, des alliances improbables se sont réalisées. L'idée de ce texte est d'en révéler quelques-unes en prenant pour pivot la famille Panet qui est arrivée à Sainte-Mélanie au tout début des années 1800 et qui a marqué ce village de façon indélébile tout au long du XIX^{ème} siècle. Pourtant dès le début du XX^{ème} siècle, on ne retrouve plus à Sainte-Mélanie de famille portant ce patronyme. Mais il est intéressant, pour mieux situer ces constats, de commencer par situer l'histoire de la Seigneurie d'Ailleboust, puis des héritiers de Pierre-Louis Panet, Seigneur d'Ailleboust pour découvrir enfin les particularités de cette famille et ses alliances contrastées.

22

De la seigneurie d'Ailleboust à la Municipalité de Sainte-Mélanie (1)

Sainte-Mélanie(2) est une municipalité située dans un environnement champêtre et boisé, alliant une grande variété de reliefs. Bordée à l'est et au sud par la rivière l'Assomption, son territoire est composé au nord par les contreforts du massif des Laurentides et pour le reste par un plateau sablonneux qui domine une riche plaine de la fertile vallée du Saint-Laurent. L'origine de la Municipalité contemporaine de Sainte-Mélanie est la Seigneurie d'Ailleboust. Bien que la seigneurie d'Ailleboust soit concédée en 1736, elle tarde à se développer en premier lieu à cause de la négligence du premier seigneur à respecter ses devoirs : en 1741, le gouverneur Beauharnois et l'intendant Hocquart lui indiquent leur intention de réunir la seigneurie au domaine du Roi; à partir de 1756, la seigneurie est vendue et passe entre les mains de divers propriétaires qui ne semblent pas s'en occuper davantage.

Plusieurs facteurs expliquent certainement le retard du développement de la Seigneurie d'Ailleboust et de Ramezay dont le fait qu'elle ne soit pas située sur les rives du Saint-Laurent et qu'elle soit desservie par un réseau routier très limité et de mauvaise qualité; de plus, aucun prêtre ne s'est encore intéressé à son développement alors que le clergé est à cette époque le principal promoteur du développement du territoire.

Pierre-Louis Panet acquiert la Seigneurie le 30 septembre 1800 lorsqu'elle est vendue aux enchères. C'est avec lui, dans le premier quart du XIX^e siècle, que va commencer le développement de la seigneurie. Pierre-Louis Panet fait ériger son manoir qui est construit en 1811. Mais il décède en 1812; sa femme prend la relève et gère la seigneurie jusqu'à son décès en 1828. La seigneurie passe aux mains de ses héritiers, ses enfants. C'est alors qu'intervient la rencontre de personnalités fortes et éduquées: les héritiers de Pierre-Louis Panet et Louis Lamothe, curé de Berthier(3) . Leur projet est de concrétiser l'intention de feu Pierre-Louis Panet en dotant la Seigneurie d'une église et d'un cimetière.



A cette fin, les héritiers de Pierre-Louis Panet cèderont des terres à l'archevêché de Québec pour qu'y soit érigé un lieu de culte et aménagé un cimetière.

Ainsi une chapelle en bois est construite en 1831. C'est en 1867 que débute la construction de l'église actuelle selon les plans du Père Joseph Michaud.

Fait particulier : la façade de l'édifice ne donne pas sur la rue, la famille Panet, principal bailleur de fonds ayant exigé que la façade de l'église soit visible du manoir seigneurial.

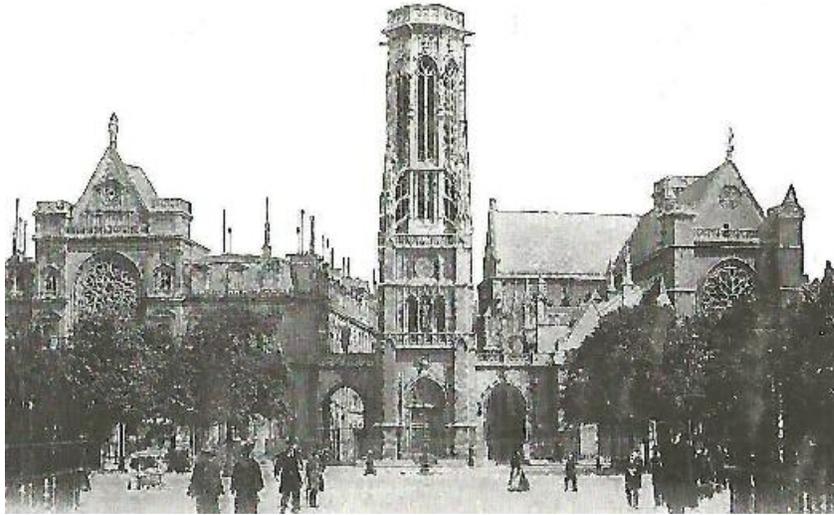
C'est autour de cette église dominant la plaine du sommet du plateau que se développera le noyau villageois(4).

Ci-contre : Rémi Robert (1811-1870), curé de la paroisse Sainte-Mélanie de 1839 à 1845 © C06 SHJL

Les origines françaises de la famille Panet

Louis XIV (1638-1715) règne sur la France depuis 1643. C'est maintenant la fin des années 1600, début 1700, marquée par des alliances complexes dans une succession de batailles avec des victoires qui succèdent aux défaites (en particulier avec «la guerre de succession d'Espagne» qui embrase l'Europe et s'étale de 1702 à 1713). Simultanément à cette époque, les protestants des Cévennes se révoltent (révolte des Camisards(5) 1702 - 1704). Début 1709, c'est le «grand hiver», un début d'année glacial qui entraîne en France des famines. Le 11 avril 1713 le traité d'Utrecht marque la défaite de la France qui, en particulier, cède ses colonies du Canada(6) à l'Angleterre. C'est la fin des années riches, la France est exsangue, les caisses de l'État sont vides. Malgré ces situations mouvementées, malgré ces batailles navales, l'immigration vers la Nouvelle-France se poursuit et les nouvelles du Canada continuent à circuler en particulier à Paris, en Normandie, en Bretagne et Vendée.

C'est dans ce contexte de fin de règne mouvementé que la famille Panet vit "rue des Fourreurs" (qui a été rebaptisée "rue Sainte-Opportune" avant de devenir la "rue des Halles" actuelle dans le 1er arrondissement), paroisse Saint-Germain l'Auxerrois à Paris.



Saint-Germain l'Auxerrois au début du XXe s. © SHJL C06 CP

Jean-Pierre Panet est marchand pelletier et consul. Il est marié avec Marguerite Autreau. Ils ont deux enfants: Jean-Nicolas et Marie-Louise(7). Jean-Pierre Panet meurt avant son épouse qui décède à son domicile rue des Fourreurs et est inhumée le 6 septembre 1738 dans la Paroisse Saint-Germain l'Auxerrois.

Jean-Nicolas Panet est né en 1691 dans la paroisse Saint-Germain l'Auxerrois. Il est sans aucun doute bien éduqué, sachant lire et écrire. Il est probablement influent ou à tout le moins il semble avoir accès aux personnalités influentes de cette époque et en particulier à celles qui ont une influence sur les institutions de la Nouvelle-France. Il occupe les fonctions de Greffier-Caissier de la Marine - (commis des trésoriers généraux de la Marine). Il épouse Marie Madeleine Françoise Foucher le 30 octobre 1718 en l'Église Sainte-Opportune. Ils habitent dans une maison "rue de la Monnaie"(8). Entre 1720 et 1738 sept enfants naissent, quatre garçons et trois filles.

Le deuxième de ces enfants, Nicolas Gabriel Panet (1722-1784) fera carrière comme Greffier du Parlement de Paris comme l'atteste, entre autres, sa signature sur l'acte de décès de sa tante Marie-Louise Panet dans le registre des actes de Champigny-sur-Marne. L'aîné, Jean-Claude Panet, et le troisième, Pierre-Méru Panet vont partir à six ans d'intervalle pour la Nouvelle-France.

Fondation des deux branches Panet en Nouvelle-France

Jean-Claude Panet (1720-1778), l'aîné de la famille Panet, a sans aucun doute reçu une certaine éducation et fait des études si l'on en juge par sa carrière. Il est considéré comme le fondateur de la branche de Québec de la famille Panet. Il a vingt ans et s'engage dans les Troupes de la Marine. Il fait la traversée sur le "Rubis" qui appareille le 10 juin de La Rochelle; Jean-Claude Panet débarque à Québec le 12 août 1740 (9). Son frère, Pierre-Méru Panet (1728-1804), arrive de Paris en 1746 pour le rejoindre. Il est le fondateur de la lignée Panet de Montréal.

Ce sont tous deux des gens instruits et influents à l'image de leurs parents parisiens.

Ils quittent une Europe où les guerres de succession se sont multipliées (Espagne, Pologne, Autriche, etc ...) ainsi que les renversements d'alliances géopolitiques. Mais c'est aussi en Europe la période de l'effervescence de la pensée, du renouveau de la philosophie, des sciences, des arts littéraires, ... période que l'on appelle "l'ère des Lumières ". La France est un pays peuplé de 24.5 millions d'habitants et comptant un bon nombre de grandes villes dont Paris, la seconde plus grande métropole d'Europe (10) avec 600 000 habitants.



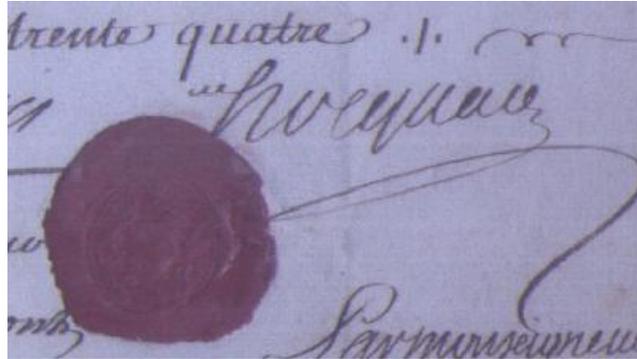
Versailles : le parc © SHJL

Ils arrivent en Nouvelle-France qui est encore gérée par un gouverneur dépendant des décisions du Conseil de la Marine à Versailles, un pays au climat rude, un territoire peuplé seulement de 55 000 sujets et ne comprenant réellement que trois villes: Québec (4 600 habitants), Montréal (3 700 habitants) et Trois-Rivières. Le reste de cette faible population est dispersé dans la campagne ou dans des villages, essentiellement le long du fleuve Saint-Laurent ou vers la frontière américaine. Tout au long des années 1700, les tensions avec l'Angleterre vont se multiplier sur le continent Nord-Américain. La France va céder morceau par morceau sa colonie du Canada.

L'Angleterre va par contre perdre son hégémonie sur le territoire plus au sud avec l'Indépendance des États-Unis consacré par le Traité de Versailles (1783).

La lignée Panet de Québec

Les contrats des soldats recrutés en France pour être affectés aux troupes de la Marine avaient en général une durée de trois ans et contenaient des clauses interdisant un certain nombre de possibilités pour l'aménagement de la vie de la recrue. En particulier, le soldat n'avait pas le droit de se marier pendant la durée de ce contrat. Jean-Claude Panet est affecté à la garnison de Québec. Malgré ses fonctions de soldat, dès octobre 1741, il reçoit et certifie la réception de documents destinés à l'intendant Hocquart.



Signature et sceau de l'Intendant Gilles Hocquart
en 1734 © SHJL C06

Il agit aussi comme procureur (11) et représente à ce titre la famille Trefflé-Rottot (12). Il est aussi nommé membre d'une commission chargée de vérifier des comptes relatifs aux Forges du Saint-Maurice.

En 1742, le père de Jean-Claude Panet qui a une certaine influence, écrit au Ministre de la Marine pour recommander son fils pour la fonction de Notaire royal, poste qui est vacant suite au départ à la retraite du Sieur Latour. Il demande au Ministre d'accorder à son fils son congé des Troupes de la Marine. Ces requêtes sont transmises à l'intendant Hocquart. Les notaires de Québec considérant qu'ils sont assez nombreux pour desservir les besoins de la population, Hocquart se plie à cette pression. Mais il accorde à Jean-Claude Panet son congé des Troupes de la Marine (13). Dans cet échange de correspondance administrative avec le Ministre l'intendant Hocquart fait l'éloge des qualités de Jean-Claude Panet.

En décembre 1744 l'intendant Hocquart donne une commission de Notaire royal dans la Prévôté de Québec à Jean-Claude Panet. Cette charge de Notaire Royal est confirmée par le Sieur Daine, lieutenant général de la Prévôté de Québec, suite à la conclusion en février 1745 de son enquête «sur la vie, les moeurs et la religion catholique et apostolique du Sieur Jean-Claude Panet».

Jean-Claude Panet va faire une carrière remarquable à Québec en plus de l'exercice de sa charge de Notaire (procureur du Roy).

En 1746, Jean-Claude Panet accueille à Québec son frère Pierre-Méru qui arrive de Paris.

Jean-Claude Panet épouse en 1747 Marie-Louise Barolet (1729-1803), fille d'un notaire de Québec (14). On note la présence à leur mariage de nombreux notables de Québec et en particulier la présence de François Daine procureur du Roi et Lieutenant général de la Prévôté de Québec, de Thomas-Jacques Taschereau (15) conseiller du Roi au Conseil supérieur, et de Joseph Fleury De la Gorgendière Deschambault (16).

Sa brillante carrière se poursuit. En 1759, pendant le siège de Québec par les Anglais, la résidence de Jean-Claude Panet reçoit un «pot à feu» qui détruit la maison et tous ses biens ainsi que 166 maisons situées à proximité (17). Après la bataille des Plaines d'Abraham, il devient substitut du procureur du roi. Il est greffier en chef du tribunal, appelé Conseil supérieur, puis greffier de la Cour des plaids communs en 1765.

En 1766, Jean-Claude Panet fait la traversée pour demander des avantages en récompense des services qu'il a rendus jusqu'à présent. Puis il rentre à Québec où il obtient une commission d'avocat en 1767. En 1775, il fait partie d'une commission chargée d'étudier les dommages causés par l'invasion américaine de 1775-1776.

Jean-Claude Panet décède à Québec, le 28 février 1778.

Parmi les enfants de Jean-Claude Panet et Louise Barolet, il faut souligner:

- Jean-Antoine Panet (1751-1815) notaire, avocat, juge, député (1792-1815) depuis la création de l'Institution; il a été le premier Orateur de la Chambre d'Assemblée (18). Il était le beau-père de Jean-Thomas Taschereau. (19) Pendant l'invasion américaine de 1775-1776, il prit part à la défense de la ville en qualité d'enseigne dans la milice.
- l'évêque Bernard-Claude Panet (1753-1833).

Les générations suivantes de la lignée Panet de Québec comprennent de nombreuses personnalités influentes au Bas-Canada et au Québec.

La lignée Panet de Montréal

Pierre-Méru Panet est né en 1728 (20) dans la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Il a habité chez son oncle, le chanoine Foucher dans le Gâtinois (région au sud de Paris). C'est le chanoine Foucher qui se serait occupé de son éducation.

A l'âge de 18 ans, alors que son père est décédé l'année précédente, Pierre-Méru Panet, le frère cadet de Jean-Claude Panet quitte Paris en 1746 (21) pour rejoindre son frère à Québec. Comme dans le cas de son frère, si les correspondances transatlantiques mettent parfois plusieurs semaines et même plusieurs mois à arriver à destination et si quelques-unes se perdent en route au gré des naufrages, il existe des communications réelles entre les familles de Nouvelle-France et celle de France (22). Il est très certain que Pierre-Méru sait ce qu'est la Nouvelle-France, la ville de Québec, le climat, la situation de son frère ... et

qu'il ne part pas vers l'inconnu. Il observe aussi sans doute les événements qui marquent la vie en France.

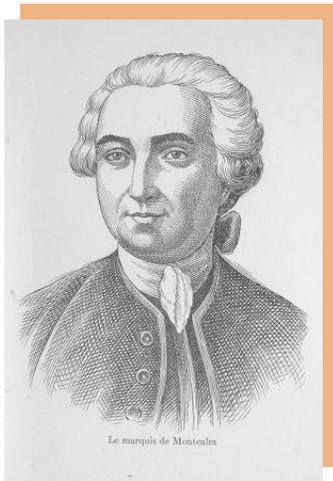
Entre 1740, date du départ de Jean-Claude Panet, et 1746, celle de Pierre-Méru, l'instabilité politique continue à dominer la vie en Europe. Pendant ce temps-là, en Europe, le 15 mars 1744, le roi de France Louis XV déclare la guerre à l'Angleterre en relançant la guerre de succession d'Autriche. Le 11 mai 1745, l'armée française, 44 000 hommes sous le commandement du Maréchal de Saxe, bat la coalition Anglo-austro-hollandaise (55 000 hommes) à Fontenoy dans le Hainaut belge. En février 1746, l'armée du Maréchal de Saxe conquiert toute la Flandre et obtient la reddition de Bruxelles.

28

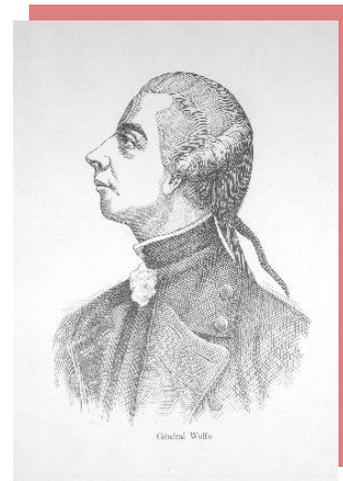
Arrivé à Québec, Pierre-Méru Panet suit la voie professionnelle de son frère aîné. Il pratique le Droit et agit comme procureur, fait un stage comme clerc de notaire, devient en 1754 commissaire-greffier de la Prévôté de Québec et en décembre de la même année obtient une charge de notaire royal. Le 2 octobre 1754, dans la cathédrale Notre-Dame-de-Québec, Pierre-Méru épouse Marie Anne Tréflé dit Rottot.

Québec n'est pas encore une grosse municipalité et il est probable que les familles influentes se connaissent toutes. Il est aussi probable que Jean-Claude Panet soit proche et ami de la famille Tréflé dit Rottot (23) et que ce soit ainsi que Pierre-Méru ait eu l'occasion de rencontrer sa future épouse.

Le 15 décembre 1754, il obtient une commission de notaire royal pour la juridiction de Montréal.



Le marquis de Montcalm © SHJL

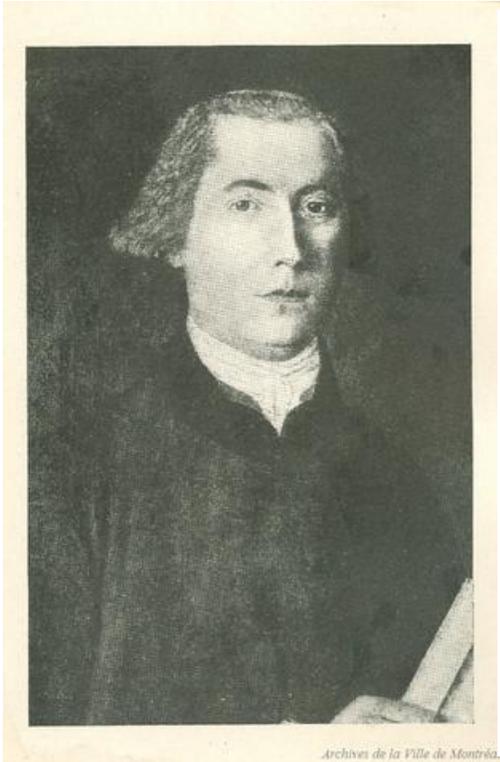


Le général Wolf © SHJL

Alors que Pierre-Méru débute brillamment une carrière professionnelle prometteuse et qu'il va se marier, le 28 mai 1754, un officier français de Fort Duquesne dans la vallée de l'Ohio est tué par un officier virginien (24). La mort du Sieur de Jumonville est l'étincelle qui va aboutir à la « guerre de sept ans » (1756-1763) entre la France et l'Angleterre.

Dans le cours de cette guerre les Anglais et les Français s'affrontent à Québec et la bataille des Plaines d'Abraham aboutit, par le traité de Paris (10 février 1763), à la cession de la Nouvelle-France au profit de la Couronne d'Angleterre.

La «guerre d'indépendance» des États-Unis éclate le 17 avril 1775 et se conclut le 3 septembre 1783 par un traité signé à Versailles. Au cours de cette guerre, les États-Unis attaquent aussi le Canada que contrôle maintenant complètement l'Angleterre. Le Général américain Richard Montgomery attaque Montréal qui capitule sans combattre.



Pierre-Méru Panet est un des citoyens de Montréal chargé de négocier la capitulation avec le Général américain vainqueur. Après une carrière remarquable (greffier du Conseil des capitaines de Montréal, avocat, notaire, ...) Pierre-Méru Panet décède à Montréal le 15 juin 1804.

Pierre-Méru Panet et Marie-Anne Tréflé dit Rottot ont eu dix-sept enfants dont onze sont décédés avant d'atteindre l'âge adulte. L'aîné est Pierre-Louis Panet.

Pierre Méru Panet © Archives Ville de Montréal
CA M001 BM001-05-P1627

Pierre-Louis Panet, Seigneur d'Ailleboust : une des branches de la lignée Panet de Montréal

Pierre-Louis Panet, fils aîné de Pierre-Méru Panet et de Marie-Anne Tréflé dit Rottot, est né le 1er août 1761 à Montréal. Il étudie au Collège Saint-Raphaël à Montréal à partir de 1770 à 1777. Pierre-Louis Panet n'a que 14 ans quand il se distingue dans une action contre l'armée américaine alors qu'elle attaque Montréal en 1775 (25).

Dans la lignée de la carrière de son père, de son oncle (Jean-Claude Panet) et d'autres membres de sa famille, Pierre Louis Panet va obtenir en décembre 1780 une commission pour pratiquer comme notaire et avocat.

Il investit dans les propriétés immobilières. En 1781, il acquiert la Seigneurie d'Argenteuil.



Collège de Saint-André-d'Argenteuil construit en 1849 © SHJL C06

Il se marie le 13 août 1781 dans la Cathédrale de Montréal avec Marie-Anne Cerré. (26) Marie-Anne Cerré, est née le 10 décembre 1764 à Kaskaskia (Fort Saint-Louis, Pays des Illinois, États-Unis). Elle est la fille de Jean-Gabriel Cerré (1734-1805). Né à Montréal, ce dernier est parti aux États-Unis où il a épousé Marie Catherine Giard à Kasaskia en janvier 1664, il a participé comme Patriote à la révolution américaine probablement de 1775 à 1778. Puis il s'est installé à St-Louis Missouri où il a établi un commerce très prospère.

En 1781 Pierre-Louis Panet a 20 ans. Il porte le titre d'écuyer et est déjà avocat, notaire et Seigneur d'Argenteuil ainsi qu'il est précisé sur son acte de mariage. Il poursuit ainsi une remarquable carrière: greffier de langue française de la Cour des plaids communs du district de Québec en 1783 et greffier à la Cour des prérogatives en 1785, protonotaire et greffier de langue française de la Cour du banc du roi pour le district de Québec en 1794.

En France des événements sociaux et politiques annoncent la révolution dont les points marquants sont la «Journée des tuiles» à Grenoble en juin 1788, les difficultés dans la préparation des États-Généraux et les «Cahiers de doléances» (début 1789), la révolte des parisiens en juillet 1789 qui aboutit à la prise de la Bastille.

Puis succèdent la Convention et l'abolition de la royauté (1792) et la 1^e République, la condamnation de Louis XVI et son exécution en 1793, la période de «la Terreur (1793 - 1794), le Directoire, jusqu'à l'avènement de Napoléon Bonaparte (1799) puis de ses grandes réformes intérieures et de ses guerres qui enflamment l'Europe.



Pierre-Louis Panet © Commons Wikipédia

Pierre-Louis Panet est élu député en 1792 dans la première Chambre d'Assemblée tout nouvellement créée puis à nouveau en 1800. Il appuya généralement le «Parti des bureaucrates» (27). Depuis le début du régime anglais, Pierre-Louis Panet affiche un loyalisme qui ne se démentira pas. De plus, il défend l'usage de la langue anglaise au Parlement :

«.... Je suis Canadien, fils de Français, ma langue naturelle est la française, car grâce à la division toujours subsistante entre les Canadiens et les Anglais depuis la cession du pays, je n'ai pu savoir qu'imparfaitement la langue de ces derniers. Aussi mon témoignage n'est pas suspect. Ainsi je dirai qu'il y a une nécessité absolue pour les Canadiens d'adopter avec le temps la langue anglaise. Seul moyen de dissiper la répugnance et les soupçons que la diversité de langage entretiendra toujours entre deux peuples réunis par les circonstances et forcés de vivre ensemble, mais en attendant cette heureuse révolution, je crois ...» (28)

Pierre-Louis Panet est membre honoraire du Conseil exécutif de 1801 jusqu'à son décès en 1812. En 1800, il acquiert les seigneuries d'Ailleboust et de Ramezay. Il décède le 2 décembre 1812.

Sa veuve, Marie-Anne Cerré, meurt le 5 avril 1828. Ils ont eu douze enfants dont six sont décédés en bas-âge. Pierre-Louis Panet a donné son nom à une rue de la Ville de Montréal. Par une erreur de transcription d'un document officiel, une rue de Sainte- Mélanie qui a été baptisée en son honneur, porte le nom de Louis-Charles Panet au lieu de Pierre-Louis Panet.

Notes

1 Le présent texte s'appuie sur de nombreux autres ouvrages et recherches dans les bases de données accessibles par internet et en particulier pour l'histoire des familles Panet, de leurs origines et descendance: "La Famille Panet", Pierre-Georges Roy, Lévis 1906, J-A-K Laflamme imprimeur, Québec "La vie aux Illinois au XVIIIe siècle, Souvenirs inédits de Marie-Anne Cerré / un voyage à Kamouraska en 1848" annoté par Marthe Faribault-Beauregard, Société de recherche historique - Archiv-Histo, 1987 et sur des documents d'origine réunis dans les archives de François Faribault "Seigneurie d'Ailleboust", par Claude Perreault (historien et président de la Société d'histoire de Joliette et Lanaudière), 17 novembre 1999. Texte publié dans le "Messager" (Revue de la Société d'histoire de Joliette et Lanaudière, volume 1 numéro 51) et ayant fait l'objet d'une communication par son auteur à l'Université du 3ème âge de Joliette (Université de Sherbrooke) et les archives personnelles de monsieur François Faribault.

2 Aujourd'hui municipalité de 3,100 habitants, située dans la M.R.C. de Joliette, Lanaudière.

3 Louis Lamothe (1764 - 1835) est curé de Berthier de 1819 à 1835. Il est le fondateur en 1825 du Couvent de la Congrégation de Notre-Dame et de l'importante institution d'enseignement qui en est le centre.

4 Pour ce faire, un contrat de cession de terres est signé en novembre 1830 par les héritiers de Pierre-Louis Panet en faveur de l'évêché représenté par le curé Louis Lamothe.

5 Calviniste cévenol insurgé, durant les persécutions qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes. Les camisards doivent leur nom à la chemise blanche qu'ils portaient par-dessus leurs vêtements, pour se faire reconnaître des leurs (Dictionnaire "Le Grand Robert").

6 Terre-Neuve, l'Acadie et le territoire de la Baie d'Hudson. Pendant ce temps, au début des années 1700, l'Angleterre commence à s'installer sur des territoires du littoral et de ce qui sera les États-Unis (Virginie puis quatre états de Nouvelle-Angleterre).

7 Marie-Louise Panet décèdera à Champigny-sur-Marne le 23 octobre 1751.

8 La rue de la Monnaie, l'Église Saint-Opportune, la Paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois sont situées dans le même quartier entre le Palais du Louvre et les Halles, au centre de Paris.

9 Plusieurs sources précisent que Jean-Claude Panet serait arrivé sous la protection et en compagnie de Monseigneur de la Lauberivière nouvel évêque de Québec et donc sur le Vaisseau du Roy le Rubis. "La Famille Panet", Pierre-Georges Roy, Lévis 1906, J-A-K Laflamme imprimeur, Québec p. 5

10 Derrière Londres.

11. Voir:

<http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3353585?docsearchtext=Panet%20jean-Claude>

12 Son frère Pierre Méru épousera en octobre 1754 une fille de la famille Tréflé dit Rottot, mais nous n'avons pas réussi à établir un lien avéré entre Jehanne et Pierre Tréflé dit Rottot représentés

par Jean-Claude Panet en 1741 - 1742 et Marie-Anne Tréfflé dit Rottot l'épouse de Pierre-Méru Panet.

13 22 septembre 1743

14 Elle mettra au monde quatorze enfants.

15 Beau-père de Thomas-Jacques Taschereau Desapaille (1680-1749), l'immigrant fondateur de la lignée Taschereau. Thomas-Jacques Taschereau est arrivé en Nouvelle-France en 1726 en tant que secrétaire privé de l'intendant de Nouvelle-France.

16 Personnalité importante et beau-père de Thomas-Jacques Taschereau Desapailles

17 Jean-Claude Panet décrit lui-même ces moments historiques («Précis de ce qui s'est passé au Canada depuis la nouvelle de la flotte de M. Canon» / «Journal du siège de Québec - 1759 - par Jean-Claude Panet» reproduction littérale du texte original paru dans le «Courrier du Canada» par Eusèbe Sénécal, Imprimeur- éditeur, Québec 1866)

18 Un grand tableau représentant cette Chambre orne le «Salon Bleu» de l'Assemblée Nationale à Québec.

19 Petit-fils de Thomas-Jacques Taschereau.

20 Il existe une imprécision sur sa date de naissance. Sur la stèle de sa tombe (Cimetière Côte-des-Neiges) il est indiqué 1728. Plusieurs documents sérieux datent sa naissance en 1731. Le nom Méru vient d'une terre située à quelques kilomètres au nord de Paris (dans la région de Beauvais) dont son père a été un temps propriétaire. et donnant le titre de Marquisat de Méru.

21 Pierre-Méru aurait voyagé sur un vaisseau de l'escadre du duc D'Anville. Source: «La vie aux Illinois au XVIIIe siècle, Souvenirs inédits de Marie-Anne Cerré» opus cité page 18 Dans le cadre des tensions militaires entre les Français et les Anglais concernant en particulier le contrôle de la région des Maritimes et en réaction à la prise du Fort de Louisbourg en 1745, le Roi Louis XV ordonne à son Ministre de la Marine (Jean-Frédéric Phélypeaux, comte de Maurepas) d'envoyer une escadre défendre la Nouvelle-France et reprendre l'Acadie des mains des Anglais en attaquant Port-Royal en premier lieu. En le 22 juin 1746 une escadre de 60 navires sous le commandement de l'amiral Jean Baptiste Louis Frédéric de la Rochefoucauld, duc D'Anville, se rend en Nouvelle-France.

22 Les archives personnelles de François Faribault qui comprennent nombre de correspondances de cette époque échangées entre les membres de la famille élargie Panet - Lévesques et autres écrits ... attestent de l'existence de ces correspondances familiales transatlantiques.

23 Dès 1741, Jean-Claude Panet a agité comme procureur pour deux membres de la famille Tréfflé dit Rottot. 24 L'officier virginien, lieutenant de la Milice anglaise de Virginie, est Georges Washington (1732-1799), qui va être un des fondateurs des Etats-Unis et son premier président; il fera deux mandats de 1789-1797.

25 C'est de cette même attaque dont son père, Pierre-Méru Panet, est chargé de négocier la capitulation de Montréal ainsi que précisé précédemment.

26 Sur son contrat notarié de mariage et sur son acte d'inhumation, son nom est orthographié: Serré. Sur les actes officiels, ses descendants utilisent une orthographe qui varie: Cerré, Céré, Serré. Nous utiliserons l'orthographe Cerré qui est celle qui a cours à l'époque qui est au centre de ce texte. Sur l'acte de mariage de son ancêtre qui a émigré de France vers 1690 l'orthographe du nom est Sairé. Il s'agit du mariage de Jean Sairé (1654-1724) avec Jeanne Pion dit Fontaine (Basilique Notre-Dame de Montréal, 9 février 1694).

27 Le «Parti des bureaucrates» ou «Tory» appelé aussi la «clique du Château» est essentiellement composé d'anglophones et est opposé à l'autre grand parti politique de cette époque: le «Parti Canadien». Son frère Bonaventure Panet (1765-1846) qui, comme Pierre-Louis Panet a étudié au Collège Saint-Raphaël de Montréal aux mêmes années, est élu député 1792 et à nouveau en 1796 puis en 1809. Bonaventure Panet appuya le «Parti Canadien». Comme précisé précédemment, son cousin Jean-Antoine Panet (1751-1815), fils de Jean-Claude Panet, est aussi élu en 1792. Il est réélu sans interruption et est membre du Parlement jusqu'en 1815. Il appuya le «Parti Canadien». Jean-Antoine Panet est par ailleurs un des fondateurs du journal «Le Canadien».

28 extrait d'un discours de Pierre-Louis Panet le 18 décembre 1792 à la Chambre d'Assemblée réunie à Québec concernant la nécessité de choisir pour Orateur de la Chambre un député pouvant s'exprimer parfaitement dans la langue anglaise. Extrait de «La famille Panet» opus cité, page 176.

N.B. La suite de cette recherche intitulée [La descendance de Pierre-Louis Panet, Seigneur d'Ailleboust et de Marie Anne Cerré](#) sera présentée dans les pages du MESSAGER no 62

Nous vous laissons avec un document pittoresque acquis au mois de mai dernier



Eugène Lévesque et Georgiana Gosselin de Notre-Dame-de-la-Merci © SHJL C06

Un bel été à toutes et tous!